



# XINRAN

## Funérailles célestes



*Picquier poche* Extrait de la publication



**XINRAN**

***Funérailles célestes***

**Traduit de l'anglais par  
Maïa Bhârathî**

**Postface de  
Claude B. Levenson**



*Éditions  
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Chinoises*  
*Baguettes chinoises*  
*Mémoire de Chine*  
*Messages de mères inconnues*

Titre original : *Sky Burial*

- © 2004, The Good Women of China Ltd
- © 2005, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française
- © 2012, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition de poche

Mas de Vert  
B.P. 150  
13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*En couverture* : © Steve McCurry / Magnum Photos

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-8097-0307-8  
ISSN : 1251-6007

*A Toby*

*qui sait comment partager  
amour et expérience  
espace et silence*

## Remerciements

*Funérailles célestes* est le fruit d'années passées à essayer de comprendre et ressentir l'amour de Shu Wen, la spiritualité des Tibétains et ce que sont la culture, le temps, la vie et la mort pour des peuples différents.

Je ne saurais jamais assez remercier les gens suivants :

*Esther Tyldesley* et *Julia Lovell*, grâce à qui le texte existe sous sa forme anglaise.

Mon éditeur chez Chatto, qui a aidé le livre à trouver ses lecteurs.

*M. Hao-Chung Liu*, qui a passé des mois à m'aider dans mes recherches et a vérifié les données chinoises.

*Toby Eady*, mon mari, pour son esprit professionnel et son cœur d'amant.

*Random House*, les libraires, et vous.

Je ne saurais assez vous remercier, vous qui prenez le temps de lire mes livres avec l'intérêt et l'amour que vous portez à la Chine et aux Chinoises. J'ai reçu du monde entier beaucoup de courrier pour *Chinoises*, si plein de chaleur et de souvenirs personnels que j'ai maintenant un livre qui s'appelle *Femmes du monde*.

Personne n'aime pleurer, mais les larmes lavent nos âmes. Aussi, peut-être mes remerciements vous permettront-ils de pleurer pour les Chinoises de mes livres...

*Quand j'avais cinq ans, j'ai surpris dans une rue de Pékin un bout de conversation qui s'est fiché dans ma mémoire et ne m'a pas quittée depuis.*

*« Les Tibétains ont découpé son corps en morceaux et les ont offerts aux vautours.*

*— Quoi ? Pour avoir tué un vautour ? Un de nos soldats a payé de sa vie la mort d'un vautour ? »*

*C'était en 1963. On parlait peu du Tibet en Chine et peu nombreux étaient ceux qui connaissaient ce pays. Bien sûr, nous lisions les articles des journaux sur la glorieuse « libération » du Tibet, mais, à part ça, les informations étaient rares. Enfant, j'ai tourné et retourné dans mon esprit ce bout de conversation, essayant d'en comprendre le sens, puis cela a fini par s'effacer de ma mémoire.*

*En 1994 je travaillais comme journaliste à Nankin. J'animais la nuit une émission de radio où l'on abordait différents aspects de la vie des Chinoises. Un de mes auditeurs m'a appelée de Suzhou pour me dire qu'il avait rencontré une femme étrange dans la rue. Ils avaient acheté de*

*la soupe de riz à une échoppe et s'étaient mis à converser. La femme venait de rentrer du Tibet. Il pensait que ce pourrait être intéressant de l'interviewer. Elle s'appelait Shu Wen. Il m'a donné le nom du petit hôtel où elle résidait.*

*Ma curiosité éveillée, j'ai fait le voyage en car, qui dure quatre heures, de Nankin à Suzhou, une ville très animée qui, en dépit du plan de modernisation, a conservé sa beauté – ses canaux, ses jolies maisons avec leurs cours, leurs « portes de lune » et leurs corniches ornées, ses jardins d'eau et ses traditions ancestrales de la soie. Là, dans une maison de thé attenante au petit hôtel, j'ai trouvé une vieille femme vêtue à la tibétaine, dégageant une forte odeur de cuir, de lait rance et de bouse animale. Ses cheveux gris pendaient en deux nattes négligées et sa peau était ridée et tannée. Pourtant, malgré son apparence tibétaine, son visage était celui d'une Chinoise, avec un petit nez légèrement camus et une « bouche en abricot ». Mais son accent m'a convaincue qu'elle était bien chinoise. Pourquoi alors ces vêtements tibétains ?*

*Pendant deux jours, je l'ai écoutée narrer son histoire. Quand je suis rentrée à Nankin, la tête me tournait. J'ai compris que j'avais trouvé la clef qui allait me livrer le sens de cette conversation obsédante que j'avais surprise des années plus tôt, enfant, à Pékin. J'ai compris aussi que je venais de rencontrer une des femmes les plus exceptionnelles qu'il me serait donné de connaître dans ma vie.*



# 1

## *Shu Wen*

Je ne saurais dire à quel point je regrette toutes les questions stupides, ignares que j'ai posées à Shu Wen dans cette maison de thé de Suzhou. Il y avait tant de choses que j'ignorais alors.

Ses yeux impénétrables regardaient, au-delà de moi, le monde par la fenêtre – la rue encombrée, la circulation bruyante, les alignements de bâtiments modernes. Que voyait-elle là qui retenait son intérêt ? J'ai essayé d'attirer son attention.

« Combien de temps êtes-vous restée au Tibet ?

— Plus de trente ans, a-t-elle répondu d'une voix douce.

— Trente ans ? »

Ma stupéfaction a été si forte que les autres clients de la maison de thé ont cessé leurs conversations et se sont tournés vers nous.

« Mais pourquoi êtes-vous allée au Tibet ? Pour quelle raison ?

— Par amour, a-t-elle répliqué simplement, regardant de nouveau au-delà de moi le ciel vide.

— Par amour ?

— Mon mari était médecin dans l'Armée populaire de libération. Son unité a été envoyée au Tibet. Deux mois plus tard, j'ai reçu une lettre m'informant qu'il était mort au combat. Nous n'avions été mariés qu'à peine trois mois.

— Je suis désolée, ai-je dit, émue à la pensée d'une jeune femme veuve si tôt.

— J'ai refusé d'accepter sa mort, a-t-elle repris. Personne au quartier général de l'armée n'a été capable de me dire dans quelles circonstances il était mort. Il ne me restait plus qu'à partir moi-même au Tibet à sa recherche. »

Je l'ai regardée fixement sans la croire. Je n'arrivais pas à imaginer comment une jeune femme avait pu rêver à cette époque de se rendre dans un endroit aussi éloigné et terrifiant que le Tibet. J'y étais moi-même allée en 1984 pour une courte mission de journaliste sur la frontière orientale. J'avais été terrassée par l'altitude, le paysage désolé, imposant et les conditions de vie difficiles. Pour une jeune Chinoise, dans les années cinquante, cela avait dû être une expérience très pénible.

« J'étais jeune et amoureuse. Je n'ai pas réfléchi à ce que j'aurais à affronter. Je voulais seulement retrouver mon mari. »

Confuse, j'ai baissé la tête. Que savais-je de la force d'un tel amour ? J'avais entendu de nombreuses histoires d'amour pendant mon programme à la radio, mais aucune qui ressemblât à celle-ci. Mes auditrices appartenaient à une société

où il était d'usage de réprimer ses émotions et de dissimuler ses pensées. Je n'avais pas imaginé que des jeunes de la génération de ma mère pouvaient s'aimer avec tant de passion. Les gens ne parlaient pas beaucoup à cette époque-là, et encore moins du conflit sanglant qui opposait les Tibétains et les Chinois. J'étais impatiente d'entendre l'histoire de cette femme qui avait connu l'époque où la Chine se remettait de la guerre civile dévastatrice de la décennie précédente entre nationalistes et communistes, et où Mao reconstruisait la mère patrie.

« Comment aviez-vous rencontré votre mari ? ai-je demandé, en espérant que, en remontant au début de son histoire, je pourrais encourager cette femme mystérieuse à se confier à moi.

— Dans votre Nankin, a-t-elle répliqué, son regard s'adoucissant un peu. Je suis née là-bas. Kejun et moi étions étudiants en médecine. »

Ce matin-là, Shu Wen m'a parlé de sa jeunesse. Elle s'exprimait comme quelqu'un qui n'est pas habitué à la conversation, en s'interrompant souvent, le regard lointain. Mais même après tout ce temps, ses paroles trahissaient encore l'amour brûlant qu'elle éprouvait pour son mari.

« J'avais quinze ans quand les communistes ont pris le contrôle de tout le pays en 1949. Je me souviens d'avoir été emportée par la vague d'optimisme qui déferlait sur la Chine. Mon père était employé dans une société occidentale. Il n'avait